Khôra

Dans le sens de l'art…

« Notre pensée d'aujourd'hui a pour tâche de prendre ce qui a été pensé de façon grecque pour le penser d'une façon encore plus grecque. »
Martin Heidegger

© François Kenesi / photographie argentique / moyen format / 2010

Face au mystère généré par ce mot : « Khôra », il m'est apparu nécessaire de spécifier le sens des activités que nous souhaitions développer en son cadre.

Qu'est-ce l'art ?

Le mot vient du latin *ars.* Il signifie habilité, métier, connaissance technique. Dans l'art sont inclus la manière et le savoir faire… Nous parlons d'art de vivre… Est incluse également une certaine pratique… L'art suppose un exercice de l'art. Voilà qui nous rapproche de l'artisanat et de la technique. *Technè*, en grec ancien, renvoie à la production matérielle, à la fabrication donc. L'artisan – du menuisier au cordonnier, en passant par le cuisinier et le maréchal-ferrant – est celui qui transforme la matière, le bois, le cuir, le blé, le fer etc. afin de lui conférer une forme au service de l'homme. L'artisan nous rappelle que, contrairement à l'animal, nous ne sommes pas de ce monde mais simplement en ce monde. Entre nous et la nature, il est un écart qui nous rend irrémédiablement inadaptés à notre environnement et nous oblige à bâtir des ponts entre nous et ce qui nous entoure. L'homme ne peut simplement être. Il lui faut réinventer son essence pour produire une existence, pouvoir vivre et habiter la terre.

Bâtir des ponts est l'unique chemin d'humanisation possible. Et c'est un art ! En même temps qu'un artisanat. Tout art relève, à mon sens, de l'artisanat. Mais tout artisanat n'est pas de l'art. C'est à la fin du 19e siècle que l'appellation « arts décoratifs » consacre la valeur esthétique d'un certain artisanat. Toutefois, une commode Louis XV, même si elle sort de l'atelier du plus grand ébéniste de la cour, demeure une commode, c'est-à-dire un objet utilitaire. Alors qu'un tableau ou une sculpture, s'ils n'ont aucune fonction politique, ce qui va devenir de plus en plus le cas à partir de la fin du 19e siècle, ne servent *a priori* à rien.

L'œuvre grandement utile du maréchal-ferrant et celle parfaitement inutile du peintre témoignent cependant d'un même effort. Là où il y a écart, il y a fossé, réalité en creux et donc manque. Nos productions artisanales et artistiques cherchent toutes à combler ce manque, de la façon la plus rudimentaire à la façon la plus élaborée. Elles mettent en évidence un chemin de libération des contraintes imposées par la nature,

qui caractérise l'histoire des hommes. L'apport du maréchal-ferrant au progrès de l'humanité est évident. Sans lui, nos équidés auraient été rapidement privés de leurs sabots et nos carrioles de leurs moteurs. Celui du peintre l'est moins. Quel service peut bien nous rendre une toile peinte tendue sur un châssis ?

Dans *La République*, Platon se positionne clairement contre les œuvres d'art. Le peintre est celui qui réalise une copie de ce qui, déjà, est une copie. L'arbre que nous voyons dans une forêt imite l'idée de l'arbre. L'arbre matérialise l'idée et cette matérialisation laisse entendre une forme chutée de l'arbre réel. Les peintres nous invitent donc à contempler des copies de copies, bien loin de l'essence même des choses. Ils nous trompent. Sans doute convient-il de rapprocher la position de Platon de cette phrase de Bergson pour mieux la comprendre : « Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communion immédiate avec les choses et avec nous-mêmes alors l'art serait inutile, ou plutôt nous serions tous artistes car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature ».

L'artiste serait inutile si nos âmes étaient encore en vibration avec le monde intelligible dont découlent les choses sensibles. Mais notre incarnation, qui témoigne tout à la fois du pays spirituel qui est, originairement, le nôtre et de celui matériel que nous habitons, nous conduit à vivre ce constant écart. Nous sommes des êtres spirituels chutés dans la matière. Le risque de l'enfouissement et de la perte de sens est constant. Nous vivons sous la menace d'oublier le chemin des étoiles. Il se peut que Platon nous ait laissé ses dialogues pour nous permettre de conjurer cette menace, tout en nous mettant en garde des illusions trompeuses dont pouvait se draper la réalité…

Platon, qui écrit au 4e siècle, a été le témoin de cette chute dans la matière et du tournant qu'elle a engendré, donnant son impulsion et sa forme aux deux millénaires de civilisation qui allaient suivre. Au temps des mythes, l'homme – entendons l'âme humaine – séjourne encore dans le Jardin d'Eden. La nature lui parle immédiatement et lui délivre ses secrets. Il se nourrit de fruits sucrés qui le maintiennent comme en état d'apesanteur. L'âme humaine, à l'époque d'Hésiode et d'Homère, n'avait pas l'épaisseur de la nôtre. Le réel la traversait bien plus aisément. Platon est le témoin des effets de l'avènement du *logos* qui propulse l'âme humaine dans le règne des images sans voix.

De plus en plus happée par la beauté du monde, cette dernière est tentée d'accéder à la connaissance. Elle veut un savoir qui lui appartienne en propre. S'enorgueillit-elle d'elle-même dans le miroir du monde ? C'est peut-être là le message du serpent de l'Eden… La parole de la nature est peu à peu absorbée par l'âme qui, dès lors, devient seule détentrice du *logos*. La puissance du dire qui nomme le monde appartient désormais à l'homme. Ce dont l'âme se nourrissait et qui lui délivrait immédiatement son essence se dissimule désormais dans les replis invisibles du visible. Pour l'en dénicher, elle va devoir désormais développer une science. Cette science va progressivement se spécialiser, renforçant la catégorisation du monde et son arraisonnement. Croyant se trouver, l'âme va se perdre.

Rares, extrêmement rares, sont aujourd'hui les discours scientifiques qui reposent sur le mouvement de l'âme. Il faut aller les chercher chez les physiciens quantiques peut-être, ces métaphysiciens contemporains, qui, explorant l'invisible et découvrant les limites de l'intelligence humaine, redonnent voix à l'esprit… Ils sont les artistes du monde scientifique. Leur objet de pensée est réel mais si peu appréhensible qu'il se dérobe, comme se dérobait la psyché entre les doigts de Freud qui s'acharnait à vouloir faire de la psychanalyse une science positive identifiable parmi les autres sciences. Ces explorateurs du vivant, ces bâtisseurs de ponts que sont les artistes, les métaphysiciens et les psychanalystes, ont pour objet de pensée non pas les choses concrètes, sous la main ou à portée de la

main, comme dirait Heidegger, mais l'âme. Et c'est elle qu'ils cherchent à rendre visible entre les deux rives du sensible et de l'intelligible.

Pourquoi donc Platon s'en est-il pris aux artistes ?

La question est d'autant plus valable que la cité de Spartes, voisine et rivale d'Athènes, est connue pour son régime austère, dénué de tout art comme de tout art de vivre. Point d'artistes à Spartes… Point de civilisation non plus. L'un ne va pas sans l'autre. Si Athènes nous a donné la démocratie et les arts, ensemençant pour deux millénaires l'Occident qui voyait le jour, Spartes en revanche n'a rien laissé. Pour qu'il y ait mémoire, il faut qu'il y ait eu ensemencement de l'imaginaire.

Et c'est tout le paradoxe. Les artistes sont ceux qui nous rappellent qu'il y a écart et chute. Ils sont les plus intenses représentants de cette nostalgie d'un monde spirituel auquel notre incarnation nous a soustraits. Ils sont aussi ceux qui captent les formes en gestation au cœur de la matrice imaginative, qui n'est autre que la khôra, ceux qui les révèlent et ensemencent ainsi nos imaginaires… Nous vivons des restes d'une civilisation inouïe dont les artistes portent, à travers les siècles, la mémoire vivante. Leurs images ne sont pas dénuées de voix. Elles délivrent un sens à qui se met en quête de le trouver.

Platon s'en serait donc pris aux artistes, afin de nous laisser entendre que nous entrions dans un âge où plus rien, jamais, ne nous serait donné d'emblée… Il allait falloir apprendre à voir pour retrouver derrière l'image, copie d'une copie, le sens de l'art… le mouvement de l'âme. Voir deviendrait indissociable du développement d'un entendement. Et le développement de cet entendement devrait, en définitive, nourrir une conscience, permettre une réouverture à l'âme.

Regarder, aujourd'hui, une œuvre d'art, ce ne peut plus être, comme au temps de Nicolas Poussin, simplement s'en délecter. Une frontière sépare l'art religieux de l'icône de l'art profane. L'icône nous regarde et, nous regardant, nous conduit à ce retournement du regard, du visible vers l'invisible, qui correspond à la reconnaissance de l'âme. Pouvons-nous conférer à l'art profane le même pouvoir ?

En fait, voir une œuvre d'art suppose une entrée en correspondance. L'œuvre rend sensible le motif qui sous-tend la relation à l'autre. Face à autrui, nous sommes toujours face à une énigme. Je ne sais jamais ce que pense l'autre, je peux seulement le deviner en fonction de ce qu'il me dit. Face à une œuvre d'art, je suis encore face à l'autre : l'œuvre me met en dialogue avec l'artiste… mais non sur le plan habituel de la communication ordinaire. Elle me met en dialogue sur le plan de l'âme. L'œuvre est un tissu d'indices qui m'ouvrent au mouvement intelligible de l'esprit à l'unisson duquel vibre l'âme.

Rencontrer une œuvre, c'est rencontrer un artiste à un moment donné de sa vie d'artiste, une constellation d'artistes autour de lui, aux influences plus ou moins importantes, une époque aussi, les soubresauts de l'histoire. C'est rencontrer le tissage d'un monde et le retisser pour se l'approprier, être à même de s'en faire une représentation mentale déjà, pour commencer. Si cette rencontre est effectuée à plusieurs alors l'expérience s'intensifie, les regards s'enrichissent les uns les autres. L'aperception que nous pouvons avoir de l'œuvre se précise. Le maillage devient plus fin, plus subtile.

Ensemble, nous devenons les tisserands non pas du passé mais du présent. Nous avons, à partir d'une œuvre vivante, retrouvé, un peu, du sens de notre humanité, de quoi construire aujourd'hui. Nous sommes entrés dans le sens de l'art qui n'est autre que le sens de la vie. Une œuvre d'art doit être abordée comme une tentative plus ou moins réussie de tisser un pont entre l'intelligible et le sensible et de faire apparaître l'âme. C'est un fleurissement printanier depuis ce silence qui est notre source et que Platon a désigné par le terme de Khôra. S'en approcher,

c’est retisser ce pont, au risque de s’apercevoir qu’il est inachevé. Toutes les œuvres ne sont pas des chefs-d’œuvre. Elles n’atteignent pas toutes l’autre rive.

Les événements de Khôra – les conférences, les ateliers, les visites… – sont pensés de telle manière à créer des moments de partage et de réinvention, au cours desquels chacun peut trouver des clés pour accéder à son propre lieu de création. Khôra, si le terme évoque bien un lieu, renvoie au lieu interstitiel, au silence entre les mots, à ce vide qui ne se découvre qu’en soi puisque l’illusion du monde nous le rend imperceptible. Il constituerait pourtant, à l’échelle de l’atome, plus de 99,9999% de la réalité. Mais nous n’avons pas les yeux pour voir si loin et si petit…

Tout ceci laisse songeur, n’est-ce pas ? Dans les œuvres se précipite toute l’histoire de l’humanité. Les voir aujourd’hui, c’est recueillir ce précipité comme alchimique en nos âmes et retrouver, à partir de lui, le sens de la création… mais non pas de façon intellectuelle, de façon créative et sensible, personnelle en même temps que plus que personnelle. Car dès que la personne s’éveille à l’âme, elle s’excède elle-même et touche à ce qui est de l’ordre de la relation, de l’Autre et de la parole vraie.

Dans le sens de l’art, comme dans le sens du vent… se sentir embarqués dans des aventures d’intelligence, de désir et de sensibilité tout à la fois individuelles et collectives. Exercer son regard en même temps que son jugement. Se repenser soi-même en repensant le monde, ouvrir sa conscience pour agir autrement. S’ouvrir, en dansant, le pas aussi alerte que léger, des chemins de connaissance et de création. Voilà en quelques mots, le projet de Khôra.

Camille Laura Villet
Janvier 2017